

# LE MONDE SELON COLETTE VIVIER

par Laurence Kiéfé

*Un univers à hauteur d'enfance mais qui sait mettre en évidence les rapports sociaux. Un univers familial protecteur mais qui sait s'ouvrir sur le monde et opposer à la misère, la solidarité et l'espoir : Laurence Kiéfé nous propose des repères pour une lecture de Colette Vivier.*

Colette Vivier a commencé à écrire pour la jeunesse avant la guerre. Dès 1939, avec *La Maison des Petits Bonheurs*, elle s'affirme, dans le monde de la littérature enfantine, comme un écrivain original. Les héros de ses romans sont souvent des enfants issus de milieu modeste, confrontés à des situations familiales plus ou moins douloureuses. Colette Vivier aime faire parler ses héros par l'intermédiaire de leur journal intime.

Si les romans de Colette Vivier enjambent aussi gaillardement les années, réjouissant autant les enfants des années 50 que ceux des années 90, c'est qu'en les écrivant, elle ne démontre jamais rien, elle ne donne aucune leçon, elle se contente de montrer la vie de ses personnages. Au lecteur de se débrouiller.

Dans l'une de ses interviews recueillie par Isabelle Jan dans les années 1970, Colette Vivier déclare qu'elle n'a jamais pu écrire de contes de fées : « Je ne me suis jamais sentie à l'aise avec les fées ; elles arrangent tout sans qu'on ait rien à y voir ni même à bouger un seul doigt ». Et pourtant, la structure de ses romans, très limpide, n'est pas très loin

de celle du conte : le héros doit faire face à une série d'épreuves déterminées par une situation dramatique (la séparation forcée d'avec sa mère dans *Les Compagnons du Monomotapa*, le départ temporaire de sa mère pour la petite Aline Dupin dans *La Maison des Petits Bonheurs*), il y a souvent un auxiliaire magique (la poupée superbe, objet de toutes les convoitises de *La Porte ouverte*) et enfin les épreuves surmontées, c'est la victoire, un pas franchi vers l'autonomie et le monde adulte.

## Un univers socialisé

Colette Vivier, dans différentes interviews, insiste sur son intérêt pour la communale, comme elle dit. Maintenant on appelle cela l'école primaire. Le glissement de sens d'un adjectif à l'autre est intéressant : si la communale avait pour fonction de brasser la population en la tirant vers l'égalité (!), la primaire n'est que le premier étage d'un long escalier d'études que tous ne graviront pas.

Les romans de Colette Vivier se situent presque toujours en ville, le plus souvent à Paris, dans des quartiers populaires, comme

la rue de Flandre. Prendre le métro est une véritable expédition et quitter la ville pour aller se promener dans la campagne un immense bonheur qui se prépare et qui se mérite.

Dans *La Porte ouverte*, l'héroïne - Lise - vit avec sa famille fort à l'étroit dans une pièce unique. Cinq personnes entassées, dont un bébé, cela ne rend pas la vie toujours simple. D'autant que la mère de Lise refuse rarement de s'occuper des enfants abandonnés ou orphelins dont s'entiche précisément Lise. La chambre est toujours pleine à craquer. Le père ayant des difficultés dans son travail, le budget familial devient difficile à boucler. La mère de Lise décide de faire du tricot à domicile. La chambre minuscule et surpeuplée devient en plus un atelier. Ce sera Lise qui fera la livraison de ces tricots, loin de chez elle, vers l'avenue de Saint-Ouen.

*La Porte ouverte* date de 1955, à une époque où la crise du logement, consécutive à la guerre, n'était pas encore résorbée. A Paris, 42 % de la population était logée dans des habitations insalubres et la situation était encore pire dans d'autres grandes villes de France. Le travail de la mère - un appoint quand le salaire du père est insuffisant - est mêlé à son travail domestique. Comme elle demande à sa fille de l'aider à tenir la maison, elle la fait participer à son travail rémunérateur. C'est d'ailleurs grâce aux courses dans Paris que le roman avance : la petite Lise, encore fermée sur ses propres problèmes, découvrira non seulement que le monde est vaste, mais qu'en plus il n'est pas toujours aussi clément que son propre univers. Jusque-là, l'amour de sa mère, le *cocon familial*, avait constitué un écran entre la laideur et elle ; puisqu'elle trouvait Thérèse, sa camarade de classe, laide, c'est qu'elle était méchante. L'équation ne tient pas longtemps. Et Lise s'enflamme pour cette cause. Révélant à Thérèse que si elle



*La Porte ouverte*, ill. Estachy,  
Ed. Bourrellier, 1955

n'est plus seule, elle sera moins malheureuse, la beauté vient ensuite, en complément de la satisfaction. C'est toute la parabole de la poupée de rêve, inaccessible dans sa vitrine. Le hasard d'une loterie rendra Thérèse l'heureuse détentrice de cette merveilleuse poupée. Mais au lieu de laisser ses compagnes en profiter, elle la cache jalousement. Puis un beau jour, on apprend que la poupée a disparu. On ne la reverra qu'en lambeaux. Mais à ce moment-là, plus personne n'en aura cure, puisqu'elle aura donné accès à l'univers secret et douloureux de Thérèse, en l'occurrence une petite sœur qu'elle adore et qui est placée, parce qu'elles sont toutes deux orphelines.

De même que les enfants ne sont pas exclus du travail des parents, et qu'ils partagent un territoire exigu, de même, ils participent de très près aux problèmes d'argent de la famille. Dans les romans traditionnels pour enfants de cette période, l'argent est assez rarement évoqué, si ce n'est pour différen-

cier les riches des pauvres. En aucun cas, comme une constante de la vie quotidienne, comme une chose qui se gagne - ou qui se perd -. L'argent est en général un critère de repérage social fixe, stable. Alors que dans les romans de Colette Vivier, il joue un rôle moteur, il intervient dans les actions des personnages. On se souvient du petit Rémi dans *Rémi et le fantôme* : il n'a qu'un désir, trouver de l'argent pour en faire cadeau à sa mère. Sa mère, elle, saura bien quoi en faire. Pour Rémi, l'argent n'a pas de valeur en soi, il n'en a que remis entre les mains de ses parents.

Les valeurs des parents - les obligations, devrions-nous dire -, comme le travail et l'argent, sont partie intégrante de l'univers enfantin mais elles sont en quelque sorte transfigurées par l'esprit d'enfance, auquel se réfère si souvent Colette Vivier :

« C'est l'esprit d'enfance que je crois avoir conservé » ou encore : « Ce réalisme, quel qu'il soit, n'est d'ailleurs pas la vérité toute nue, transportée telle quelle sur une page. Non, il s'agit des gens, des faits, des choses vus à travers un enfant. » (in *Les Livres pour les enfants*, Editions ouvrières, 1977).

### Un espace enfantin ouvert sur le monde

L'enfance, en quelque sorte, c'est la liberté. C'est l'espace pas encore figé où tout est possible. Les héros de Colette Vivier, qui sont d'ailleurs plus volontiers des héroïnes, ont cette qualité-là : c'est l'ouverture sur le monde extérieur, c'est la confrontation avec les autres qui les font grandir. La bonne maison, comme la bonne famille, dans ces romans, ce sont systématiquement des espaces ouverts, où chacun peut trouver sa place. Dans *Bonjour Marion*, par exemple, la petite Marion vit avec sa sœur aînée qui a épousé un monsieur pas très sympathique, en tout cas qui considère que la petite Marion est une gêne et un encombrement

financier. Quand le couple part travailler à l'étranger, il laisse Marion quasi-seule dans l'appartement. C'est dans la famille des voisins que Marion retrouvera un semblant de place dans l'existence.

Les romans de Colette Vivier sont toujours extrêmement positifs sur le chapitre enfants-parents. C'est la vie qui met parfois les enfants dans des situations périlleuses, mais c'est la vie aussi qui leur offre des solutions de rechange. Les orphelins trouvent des familles d'adoption, les fratries se reconstituent. Les familles de Colette Vivier sont loin des familles nucléaires, où l'on invite rarement l'étranger à pénétrer dans l'intimité familiale. Ainsi, dans *La Maison des Petits Bonheurs*, la Tante Mimi, personnage négatif, est furieuse qu'on lui ait imposé à déjeuner l'excentrique Monsieur Copernic.

Il y a une chose tout à fait remarquable dans les romans de Colette Vivier : alors que tout son propos est de prôner la solidarité, l'ouverture, la reconstitution de familles



*La Porte ouverte*, ill. F. Estachy, Ed. Bourrelier, 1955

élargies, il est toujours question de s'agrandir par le biais des amis des enfants. Jamais de prendre les grands-parents avec soi. Les liens familiaux s'étalent mais ne s'approfondissent pas. La mère ne partage pas son rôle avec une grand-mère ; elle se contente d'ouvrir les bras plus grand pour pouvoir y accueillir plus de monde. D'ailleurs les personnages de mère sont de grosses dames (dans *Les Compagnons*, Sacelle, par exemple). Les pères, en revanche, sont des personnages assez falots, qu'ils soient ressentis comme positifs ou négatifs dans la conduite de l'intrigue. Dans *La Maison des Petits Bonheurs*, le père d'Aline aime tendrement sa famille, mais il est complètement désarmé par l'autorité de la Tante Mimi et il attend le retour de sa femme avec autant d'impatience que ses enfants. Il est incapable de rien prendre en charge par lui-même. Pourtant, comme les enfants, il déteste les changements que la Tante Mimi leur impose : les rangements systématiques, les réparations inutiles, les horaires contraignants... Comme ses enfants, il n'apprécie pas qu'en l'absence de sa femme, quelqu'un se permette de changer son univers. Cet univers-là a été construit par sa femme et poli par la vie quotidienne de la famille. Il ne faut surtout pas y toucher. Le petit Hervé des *Compagnons* réagit de la même façon : quand sa mère et lui sont contraints de se séparer, il veut que tout reste en l'état pour le jour de leurs retrouvailles. Chaque objet est sanctifié par le plaisir qu'on prend à s'en servir avec des gens que l'on aime : si la tasse rose à l'anse cassée, c'est parce que Hervé a eu un geste maladroit en goûtant avec sa mère...

## La Bonne mère

Colette Vivier s'attache toujours à montrer l'ambivalence des situations. La Tante Mimi n'est pas une mauvaise femme. Elle est animée de bons sentiments, elle assume le rôle

qu'elle s'est elle-même fixé, mais elle est incapable d'écouter les autres. Elle fait partie des mauvaises mères des contes, parce que, même si elle veut offrir l'impression d'être « toute donnante », elle ne peut se résoudre à laisser Aline et sa famille être eux-mêmes. Être une bonne mère, comme celle de *La Porte ouverte*, par exemple, c'est savoir animer un lieu à la fois clos et ouvert sur l'extérieur. Les héros de Colette Vivier ont comme principal problème de trouver leur place par rapport aux autres et de grandir dans la bonne direction. La leur. Les mères - ou leurs substituts - jouent un rôle de repère fixe, autour duquel les enfants peuvent tourner et virer jusqu'à ce qu'ils puissent voler de leurs propres ailes. Aline de *La Maison des Petits Bonheurs* prend tout naturellement la place de sa mère quand celle-ci est obligée de partir. Elle souhaite répéter précisément le modèle. Malgré son jeune âge, Aline est déjà une petite maman et une petite épouse. C'est une fille discrète, qui aime que le monde autour d'elle soit harmonieux. Elle a dans la tête une certaine idée du sacrifice de soi. Cela représente pour elle une image de la perfection. Estelle, sa grande sœur, est un personnage bien différent : elle mise tout sur sa réussite scolaire ; elle a une vision beaucoup plus égocentrique de l'univers. On comprend que, pour elle, l'avenir sera en dehors de la maison, qu'elle ne reprendra pas comme modèle de vie celle de sa mère. Colette Vivier ne condamne aucun de ses deux personnages. Elle s'arrange même pour rendre Estelle compréhensible dans ses exigences.

Cependant, Estelle, comme son père, est incapable de se débrouiller dans la vie. Avant l'arrivée de tante Mimi, c'est Aline qui sait ce qu'il faut faire pour que le repas soit prêt et que le rythme domestique ne soit pas rompu par l'absence de la mère. Est-ce à dire que les gens brillants, égocentriques, au modèle d'Estelle, sont souvent désarmés

devant la réalité de la vie quotidienne ? Cependant, si le sacrifice peut prendre un sens d'accomplissement, il faut pour cela qu'il soit le fait d'une personne mûre, dont le choix a été fait d'une façon consciente. Dans *La Maison sens dessus dessous*, un des premiers romans de Colette Vivier, paru en 1932 dans la Bibliothèque rose, le sacrifice volontaire et volontariste que s'impose la petite Marie-Rose n'a pas de sens. Le désir de sacrifice est davantage provoqué par un sentiment de culpabilité vis-à-vis de ses privilèges que par une réelle compréhension de ce que sont les envies des autres.

### Le partage

Comme dans d'autres romans de cette période, les enfants des livres de Colette Vivier se regroupent en bandes plus ou moins formalisées. Regardons *Les Compagnons du Monomotapa*, ouvrage publié en 1946 dans la Bibliothèque rose. Une bande d'enfants, garçons et filles, se trouvent rassemblés un peu par hasard. Ils décident de s'associer. Ils commencent par battre le pays pour faire une liste des souhaits des enfants des environs. Puis, ils essaient de satisfaire toutes les demandes, même les plus extravagantes : depuis les mots croisés jusqu'à l'apprentissage du latin, en passant par la visite de l'Uniprix de Montluçon.

La solidarité entre les enfants est forte, c'est grâce à cela qu'ils parviennent à accomplir leurs désirs les plus chers. Jamais le petit Hervé des *Compagnons* n'aurait réussi à rejoindre sa mère s'il n'avait été soutenu par tous ses amis, qui finissent par former un réseau d'entraide : grâce à l'un d'entre eux, il trouve du travail pour sa mère, un autre lui fournit une bicyclette. Chacun donne ce qu'il peut à la mesure de sa maturité et de ses possibilités.

Les Monomotapas se retrouvent à la campagne : ils n'ont aucun problème d'espace, mais ils reconstituent le groupe des voisins,

tel qu'on le rencontre dans d'autres romans citadins. Dans *La Porte ouverte*, où le logement est si cruellement étroit, la promiscuité provoque la solidarité. Pour Etiennette, qui vit seule avec sa grande sœur et qui se sent parfois abandonnée, la place au bout du lit-cage, dans la chambre surpeuplée de la famille de Lise, est un paradis.

Dans presque tous les romans de Colette Vivier, les enfants ont un rapport idyllique avec la nature. Pour eux, elle est toujours bienveillante. Elle est synonyme d'espace, de beauté, d'odeurs enivrantes et surtout de territoires à partager. C'est aussi une nature guérisseuse, promesse de joues rouges et de bonne santé pour ces enfants des villes malingres et pâles. La pauvreté à la campagne n'est pas aussi triste qu'à la ville. Et pourtant... puisqu'il y a moins d'entassement, la répartition de l'espace peut se faire davantage selon les affinités de chacun ; les contraintes de la vie quotidienne pèseront moins quand il y aura autant de lieux que d'activités différentes : une salle de bains, une cuisine bien sûr, mais aussi un jardin et un grand pré... Cela, c'est une idée relativement moderne : que chaque lieu ait sa fonction propre, que la chambre de l'un ne soit pas l'atelier de l'autre.

Les années passent, les lecteurs se renouvellent mais l'émotion que dégage les romans de Colette Vivier est intacte. Les conflits que ses héros parviennent à surmonter, la solitude qu'il leur faut parfois affronter, la misère du monde qui souvent les rattrape au sein même de leur quiétude familiale, tout concourt à faire de ces personnages, filles et garçons, des individus attachants, complexes, partagés, parfois injustes, souvent maladroits, mais toujours profondément humains. Il me semble que lorsqu'on a lu les romans de Colette Vivier quand on était enfant, on en garde toujours un petit refrain dans la tête. Et c'est un refrain plein d'espoir... ■